The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

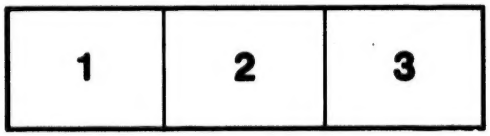
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

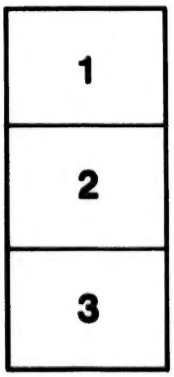
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

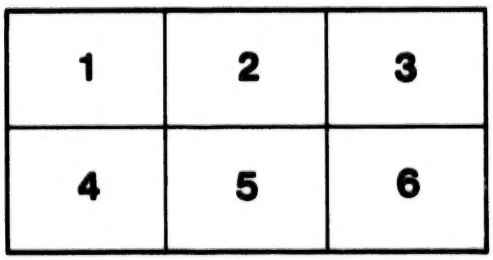
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







L'ÉCRIN LITTÉRAIRE.

CADEAU DE LA NOUVELLE ANNÉE

OFFERT PAR

LE CANADIEN

A SES ABONNÉS, LE PREMIER JANVIER 1851.

QUEBEC:

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE E. R. FRECHETTE,

13, RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

1851
(29)

POËME D'HIVER.

MISÈRE, AMOUR DE MÈRE, CHARITÉ.

O saint amour de mère ! ô coupe toujours pleine,
Dont le miel peut calmer toute douleur humaine !...
Terrestre Providence accordée à chacun !...
Seul amour que jamais le cœur humain n'oublie,
Chaste fleur qu'on respire au matin de la vie,
Et qui jusques au soir garde son frais parfum !...

Sous le toit d'un grenier où l'hiver qui l'assiége
Souffle de toutes parts et fait entrer la neige,
Regardez avec moi, riches, puissants, joyeux ;
Regardez cette femme au visage livide,
Ce frêle enfant qui dort sur sa poitrine vide,
Et ne détournez pas tout aussitôt vos yeux !

Il est tard. Du repas pour eux l'heure est passée...
Elle, s'est fait le sien de pain noir, d'eau glacée,
Lui, du lait maternel a fait son doux festin.
Peut-être, en son sommeil, à cette triste femme,
Dieu va-t-il envoyer pour ranimer son âme
L'espoir, ange du pauvre, étoile du matin !...

Peut-être que demain réserve à son courage
Du bois, quelque chanson, un ami, de l'ouvrage,
Et peut-être, ô miracle ! un morceau de pain blanc !...
Hé bien, je vous le dis, souverain de la vie,
Cette femme est heureuse, et je veux qu'on l'envie,
Car cette femme est mère et baise son enfant !...

Tout à coup il s'éveille, et d'une voix plaintive,
Il redemande encore à sa mère attentive
Ce lait dont elle endort ses premières douleurs :
Pauvre enfant, parmi nous à peine il vient de naître,
Et le voilà qui pleure, en regrettant peut-être
Le ciel d'où vient son âme et des destins meilleurs !...

A cet accents, seul bruit de sa nuit solitaire,
Elle donne à l'enfant tout ce qu'elle a sur terre :
Son lait ; et sur son cœur le pressant, l'admirant,
De cet homme futur elle est toute orgueilleuse,
De sa beauté naissante elle se sent joyeuse,
Elle lui parle bas et l'embrasse en pleurant.

Si son fils expirait à cette heure suprême,
Le coup qui l'atteindrait, l'atteindrait elle-même !...
Leurs âmes font une âme et leurs cœurs font un cœur !
Et si par son martyre épuisée, affaiblie,
Elle allait tout à coup abandonner la vie,
Son enfant la suivrait...où l'un meurt, l'autre meurt.

L'enfant s'est rendormi d'un sommeil plus tranquille.
La mère le contemple, en silence, immobile ;
Mille projets riants se lèvent dans son cœur.
L'horizon lui paraît doré de mille charmes,
Ils semblent si lointains, les périls, les alarmes !...
Et peut-on rien prévoir quand on croit au bonheur ?...

Admire ton enfant, ô fière et pauvre mère,
Ecarte de ton cœur toute pensée amère,
Dieu, du jour de demain peut te faire un beau jour...
Repose ! mais avant, penche-toi sur la couche
De ton ange qui dort, et cueille avec ta bouche
Cette fleur de bonheur éclose dans l'amour !

O saint amour de mère ! ô coupe toujours pleine,
Dont le miel peut calmer toute douleur humaine !
Terrestre Providence accordée à chacun !...
Seul amour que jamais le cœur humain n'oublie,
Chaste fleur qu'on respire au matin de la vie,
Et qui jusques au soir garde son frais parfum !...

Mais, ô mère, il croîtra, cet enfant de ta joie,
Bientôt, il connaîtra ce monde où Dieu l'envoie
Pour y prendre sa part de peine et de plaisir,
Et bientôt, désireux des choses de la vie,
Il ira les chercher sans que ta main amie,
Ta caressante voix puissent le retenir !...

Cet amour épuré, cette divine flamme
Qu'il ressentait pour toi dans le fond de son âme,
Peut-être par degrés, hélas ! s'affaiblira...
Peut-être un autre amour te prendra sa pensée,
Ses instants, ses baisers...et ton âme blessée,
Trop jalouse peut-être, en secret gémira...

Il reviendra vers toi, triste, pensif et sage,
Et, le cœur éprouvé, t'aimera davantage
Si son premier amour a fait couler ses pleurs...
Et puis, viendront pour lui les peines de ce monde
Qui vieillissent toute âme où la jeunesse abonde,
Et dont tous ont leur part, large part de douleur !...

Enfin...mais à présent, il est là, qui repose ;
Ainsi que sur la neige une naissante rose,
Son visage est posé sur un sein chaste et blanc...
Dors longtemps, pur enfant ; rêve que dans tes langes
Sur toi pleuvent des fleurs ou que les blonds archanges
T'emmènent dans les cieux !...dors longtemps, pur enfant !

Voilà dans cette nuit, à tant de nuits pareille,
Les songes maternels pour l'enfant qui sommeille,
Tandis qu'il fait plus froid et qu'il neige plus fort ;
Mais cette pauvre femme est heureuse en sa peine,
Car son enfant a chaud, bercé sous son haleine...
Espérant en demain, enfin elle s'endort.

Quand vous redescendrez de ces froides demeures,
Mesdames, vous serez plus belles et meilleures ;
Du peuple vous n'aurez plus peur pendant vos nuits...
Et lorsque vous aurez séché beaucoup de larmes,
Votre amour maternel dormira sans alarmes,
Vos enfants grandiront protégés et bénis.

Oh ! saint amour de mère ! ô coupe toujours pleine,
Dont le miel peut calmer toute douleur humaine !...
Terrestre Providence accordée à chacun !...
Seul amour que jamais le cœur humain n'oublie,
Chaste fleur qu'on respire au matin de la vie,
Et qui jusques au soir garde son frais parfum !

EDOUARD PLOUVIER.

LITTÉRATURE.

JEAN LARCHER.

I.

On connaît de réputation l'immense baie du Fort-Royal, à la Martinique, l'une des plus belles et des plus vastes du monde, abritée dans sa partie sud par des côtes de pays qui en font une retraite parfaitement sûre pour les bâtiments qui viennent y chercher mouillage.

De longues langues de terre qui se détachent de ces côtes et s'avancent dans la grande baie, la divisent en une douzaine d'autres petites baies du bassin.

L'un de ces bassins qu'on appelle le *Cohée du Lamentin*, est assez dangereux à certaines heures du jour pour les petites embarcations qui seules peuvent le traverser. La mer y est très clapoteuse, la lame fort courte et sans cesse déchirée par les aspérités des rochers du fond. Il est rare qu'il n'y arrive pas de malheurs quand on s'aventure dans ce passage pendant la journée. Le Cohée n'est sûr qu'avant le lever du soleil ou le soir, avant que la mer soit éveillée, et au moment où elle s'endort, comme disent les gens du pays.

Au fond du Cohée s'ouvre un canal vaseux, resserré entre des terrains plats et marécageux, plantés de palutuviers et habités par des oiseaux sauvages, qui, de loin en loin, en interrompent la solitude et le silence par leur cri monotone et court. Ce canal, qui se tord comme un serpent, et envelope dans ses replis une assez grande étendue de pays, conduit au bourg du Lamentin, dont il porte le nom.

Par une nuit obscure de l'année 1748, une embarcation montée par quatre nègres traversait le Cohée encore agité par les derniers souffles d'un ouragan qui s'était abattu sur la colonie. En tout temps, les gens du pays ont été les meilleurs, on peut dire les seuls guides à qui l'on puisse se fier pour naviguer avec sécurité dans ce passage qu'il faut toujours traverser le plus loin de terre possible, ce qui rend, en cas d'accident, le salut très-difficile.

Cette embarcation portait une immense voile qui semblait à chaque minute devoir la faire chavirer, tant elle était hors de proportion avec ses frêles dimensions. L'habileté des manœuvres, l'adresse et surtout l'agilité des quatre nègres qui, pour contrebalancer la violence du vent qui arrivait par fortes raffales, et pour faire contrepoids à la pesanteur de la voile, penchaient leurs corps jusque dans la mer en se suspendant au mât à l'aide de longues cordes, parvenaient seules à prévoir une catastrophe.—On a conservé d'ailleurs encore aujourd'hui cette façon périlleuse de naviguer dans la colonie.

Outre les quatre nègres dont nous avons parlé, deux autres personnes, un homme et une femme, montaient ce canot que les flots faisaient danser à leur cime comme une plume d'oiseau.

L'homme était chétif en apparence, mais sous ses formes osseuses, sous cette pâlenr mate et maladive se cachaient une vigueur et une énergie peu communes ; dans ce corps grêle habitait une âme forte, bien trempée, pleine d'honnêteté et de tendresse. De pareilles natures ne sont pas rares à rencontrer, mais ailleurs que chez les hommes de la catégorie de celui-ci. Nous avons, en effet, affaire à un capitaine de corsaire, le chevalier Grimer, à qui le roi venait de faire remetttre par le gouverneur de la colonie une épée d'honneur et le brevet de lieutenant de vaisseaux de S. M. C'était une double récompense pour le courage dont Grimer avait donné des preuves admirales dans ses croisières contre les bâtiments anglais qui bloquaient la Martinique.

Il considérait avec un calme indifférent les nombreuses évolutions auxquelles se livrait la petite embarcation. On sentait qu'il avait l'habitude de ces sortes de dangers, et qu'en ayant couru d'autres plus sérieux, il dédaignait de s'émouvoir devant un souffle plus ou moins violent de la brise, devant une vague plus ou moins bondissante. Grimer avait la tête nue, et un bandage de toile blanche enveloppait son front tout fraîchement ouvert par une large et profonde blessure.

De temps à autre son regard s'attachait sur la jeune femme qui était assise à ses côtés, enveloppée dans une mante noire dont le vent venait de renverser le capuchon. Elle était pâle comme une morte ; ses cheveux en désordre flottaient au gré du vent qui les soulevait comme une longue crinière noire que les vagues humectaient de leur humide poussière. Muette de terreur, elle frissonnait à chaque fois que le canot se penchait à embarquer l'eau ou que la violence d'une lame, en se brisant sur l'avant, lançait en gerbes son écume blanche ; elle se rapprochait alors instinctivement de son compagnon pour lui dire d'une voix suppliante :

—Oh ! monsieur Grimer, nous allons périr !..

—Tranquillisez-vous, Suzanne, répondit l'autre : avec de pareils matelots, il n'y a aucun danger ici. Dans une demi-heure, d'ailleurs, nous allons entrer dans le canal de Lamentin, où nous naviguerons à l'aviron, dans ses eaux calmes et paisibles. Mais il n'était pas possible de traverser le Cohée autrement qu'à la voile ; nous avions la mer debout ; le canot eût été mangé par elle.

En sentant ce corps charmant qui frisonnait contre le sien, et ces cheveux qui par moment le fouettaient en plein visage, en voyant ces regards humides et inquiets s'attacher sur les siens pour y puiser un peu de courage, Grimer ne pouvait se défendre d'une émotion indicible qui le faisait pâlir davantage ; puis il se laissait aller à des rêveries qui entraînaient son âme si loin, que, par moment, il n'entendait plus ni le mugissement du vent, ni le bruit de la mer, ni même la voix caressante qui se plaignait à ses côtés.

Suzanne, comme nous venons de l'entendre nommer par Grimer, était la fille d'un vieil officier venu à la Martinique, à la suite des régiments qui y avaient été envoyés, et que de nombreuses blessures avait contraint à quitter le service. M. de Maduron, son père, vivait sans fortune à quelque distance du bourg du Lamentin, sur une petite habitation où il cultivait un coin de terre à l'aide de deux esclaves. Suzanne avait épousé, peu de temps avant le moment où commence ce récit, M de Marsan, un parent du marquis de Caylus, qui était alors gouverneur-général des îles. De Marsan était enseigne dans les grenadiers royaux qui tenaient garnison à la Martinique. Envoyé en mission à la Guadeloupe, que les Anglais menaçaient d'attaquer, le jeune enseigne avait obtenu de se faire accompagner par Suzanne. Mais à peine en vue de la Dominique, la goêlette sur laquelle étaient embarqués Marsan et sa femme fut attaquée par un corsaire anglais, et capturée, après que l'équipage se

fut héroïquement défendu. Mais de Marsan fut du nombre de ceux qui succombèrent dans ce combat. Suzanne tomba donc prisonnière entre les mains des Anglais.

Une circonstance étrange à signaler, c'est qu'un bâtiment au pavillon français qui louvayait à l'horizon, assista à ce combat sans venir porter secours à la goëlette. Le corsaire anglais, une fois maître de sa goëlette, prit le large et sembla manœuvrer comme pour rallier le bâtiment français, qui, sans faire aucune démonstration de combat, louvoyait, de son côté, comme pour l'attendre.

On saura plus tard le mot de cette énigme.

Mais au moment où les deux navires n'étaient plus guère qu'à deux ou trois portées de canon, le brick l'*Argus*, que commandait Grimer entra dans leurs eaux, et le brave corsaire un peu étonné des manœuvres de son compatriote, mit le cap droit sur l'Anglais, lui passa à tribord, et dès qu'il le put, il le salua d'une bonne bordée de dix coups de canon. Quant au mystérieux bâtiment français, il indiqua par signaux qu'il avait en vue une prise à poursuivre, vira de bord et disparut bientôt vent arrière. L'affaire se passa donc entre Grimer, et l'Anglais qui au bout de deux heures de combat amena pavillon et se laissa garotter.

Une fois maître de sa prise, il la visita dans toutes les parties, du pont à la calle. Quelle fut sa stupeur de trouver dans la chambre Suzanne évanouie ! Grimer la saisit dans ses bras, et lui prodigua tous les soins qui la rappelèrent à la vie. En ouvrant les yeux, la jeune femme poussa nne exclamation de joie, et tomba à genoux en baisant les mains du corsaire.

—Vous ici ! s'écria-t-elle ; vous, monsieur Grimer ! Ai-je donc rêvé ? ne suis-je plus prisonnière des Anglais ?

—Non, répondit Grimer.

—Et c'est vous qui m'avez sauvée ! Vous, l'ami de mon père et de mon mari !...

Ce nom lui rappela la catastrophe qui l'avait frappée ; Suzanne pâlit, chancela, et éclata en sanglots. Grimer apprit tout alors. Il pressa contre son cœur cette pauvre désolée qu'il avait aimée enfant, qu'il avait conduite aux marches de l'autel, le jour où elle s'était mariée à Marsan, et qu'il retrouvait veuve et prisonnière sur un bâtiment anglais.

—Allons ! du courage, chère enfant, dit-il, en essuyant une larme qui venait de monter à sa paupière, je n'ai pas de consolations à vous offrir ; mais voici mon cœur, versez-y toutes vos douleurs !...

Grimer voulut quitter Suzanne pour continuer la visite du bâtiment. Mais elle s'attacha à son bras en criant :

—Non, non, ne m'abandonnez pas, M. Grimer, j'aurais trop peur de rester seule à présent que je vous ai retrouvé, il me semble que je ne puis me séparer de vous. Ou vous irai, j'irai.

Au moment où Grimer et Suzanne mettaient le pied sur le pont, cinq ou six marins apparurent traînant par la gorge deux matelots français qu'ils avaient découvert au fond de la cale, blottis derrière des futailles. Ces hommes n'étaient point de l'équipage de l'*Argus* ; et quelques-uns déclaraient les reconnaître pour appartenir au corsaire que commandait un certain Jean Larcher.

—Ils étaient à bord de l'Anglais, criaient les marins de *l'Argus*; donc, ils nous ont combattus.

Le silence que gardaient ces deux hommes, leur pâleur, le tremblement nerveux qui s'empara de tous leurs membres, donnaient à penser que l'accusation pouvait bien être vraie.

—Que dites-vous de cela ? leur demanda Grimer.

Les deux matelots se prirent à balbutier des mots sans suite, leur langue allourdie semblait leur refuser la parole.

—Vous avez la peur des lâches et des misérables ! s'écria Grimer. Vous êtes des traîtres ou des déserteurs. Dans les deux cas, vous déshonorez le nom français.

Et portant la main à sa ceinture, il arma ses pistolets, et du même coup fit sauter la cervelle à ces deux hommes ! Suzanne poussa un cri et tomba sans connaissance.

—Capitaine, dit un des marins à Grimer, il y a là-dessous quelque pétard du Diable ! N'avez-vous pas remarqué que le bâtiment qui tenait le large tout-à-l'heure, et qui s'est enfui à notre approche, ressemble furieusement au bâtiment de Larcher ?

—Ce brigand-là se fera étrangler par un filin français, grommela Grimer.

Et il se retira après avoir donné l'ordre qu'on jetât à la mer les deux matelots dont il venait de faire justice.

Le lendemain matin, l'*Argus* rentrait en rade du Fort-Royal, et c'est le soir de ce même jour que nous avons rencontré Grimer, et Suzanne, se dirigeant vers le Lamentin.

II.

Ce que nous n'avons pu encore dire, c'est qu'au moment où l'embarcation dont nous venons de parler entrait dans le Cohée, un autre canot pareillement équipé l'y avait suivie.

Malgré la supériorité incontestable de sa marche, il avait affecté de se tenir toujours à distance de l'autre, en tirant des bordées au large qui l'éloignait constamment de sa route. Les nègres qui montaient l'embarcation où se trouvait Suzanne, avaient signalé ce canot, et appelé l'attention de Grimer sur ses manœuvres.

A ces mots, la jeune femme avait poussé un cri instinctif de terreur, et s'était rapprochée de Grimer en lui disant :

—Oh ! M. Grimer ! encore un danger de plus !

—Et pourquoi cela mon enfant ?

—J'ai peur de tout maintenant, de tout !... Pour toute réponse à cette exclamation, Grimer montra à Mme. de Marsan sa ceinture garnie d'une paire de pistolets et d'un long poignard.

—Oh ! vous avez raison, capitaine, reprit la jeune femme ; avec vous, je ne dois rien craindre ; je sais assez quelle est votre bravoure ; pardonnez-moi donc !

Ce canot était monté par quatre nègres et par un cinquième individu qui n'était autre que Jean Larcher, dont nous devons un peu parler maintenant, et qui était entré en rade de Fort-Royal presqu'en même temps que Grimer.—Jean Larcher était un des plus vaillants, mais aussi un des plus féroces parmi tous les corsaires qui battaient la mer des Antilles. On le soupçonnait même de piraterie, et peu s'en était fallu qu'on ne le surprit en flagrant délit. Si les preuve qui pouvaient le perdre avaient jusque-là manqué, c'était uniquement parce que Larcher avait mis un soin habile à les faire disparaître. Il n'était pas une bouche qui pût l'accuser, parce qu'il avait eu garde d'en laisser une seule capable d'user de la parole.

Nous pouvons le dire, le navire mystérieux qui était resté spectateur inactif du combat livré par les Anglais à la petite goëlette que montaient de Marsan et sa femme, et avait pris le large au moment où l'*Argus* vint se mettre de la partie, ce navire était le sien. Les deux matelots expédiés par Grimer appartenaient à son bord. Cela suffit pour faire comprendre que Jean Larcher était, le plus souvent, de connivence avec nos ennemis pour les actes de déprédation qu'il commettait sur les grandes routes de l'Océan ; ce qui l'empêchait pas d'en exercer contre ses alliés quand il ne trouvait pas de meilleures occasions.

Quand à sa conduite le jour de l'attaque du bâtiment de Marsan, elle s'expliquera plus tard tout naturellement.

C'était pour la même raison que Larcher attachait un grand prix à s'assurer exaactement du lieu où se rendait l'embarcation à bord de laquelle il savait que se trouvaient Grimer et Suzanne, dont il avait appris le départ du Fort-Royal. Il s'était presque aussitôt mis en route. A l'entrée du Cohée, à l'aide de sa longue vue de nuit, il avait aperçu la voile de l'embarcation engagée dans la direction que nous avons dite ; mais il doutait encore que ce fût bien là celle qu'il poursuivait.

—Soyez tranquille, capitaine, avait répondu un des nègres qui n'avait pas eu besoin de longue vue, lui, pour examiner l'embarcation ; je reconnais bien le canot du patron Arc-

en-Ciel, celui qui a été loué ce soir par le capitaine Grimer.

—Et tu es sûr de la route qu'il suit ?

—Oui, maître, il va droit sur le canal du Lamentin.

—Crois-tu que nous puissions lui couper le passage ?

—Il n'y a qu'à laisser arriver un peu, murmura le patron, et je réponds qu'il n'atteindra pas le bout du Cohée.

—Alors, laisse arriver, s'écria Larcher en essayant la détente de ses pistolets.

Le patron avait obéi au commandement, et le canot, bondissant sur la mer, gagna de l'espace, et se trouva bientôt à portée de voix de l'embarcation de Grimer. Mais Larcher avait fait de rapides réflexions.

—Combien de monde à bord du canot d'Arc-en-Ciel ? demanda-t-il.

—Trois matelots et un patron, comme ici.

—En tout huit hommes qui n'auront pas l'esprit de s'entretuer, murmura Larcher, et qui n'y ont d'ailleurs aucun intérêt ; huit hommes qu'il faudra que j'expédie de ma propre main, en tout cas, si je sors vainqueur de cette attaque. Et je ne suis pas assez sûr de ces gens-là pour ne pas craindre qu'ils ne se tournent contre moi ! C'est donc dangereux et inhabile d'attaquer.—Patron, continua-t-il, arrange-toi pour passer bord à bord de manière à ce que je voie bien les deux passagers qui sont dans l'embarcation.

Larcher s'enveloppa alors dans une large casaque de marin de façon à se cacher le visage presqu'en entier ; et au moment où son canot effleura l'autre, il poussa une sorte de rugissement en voyant Suzanne se rapprocher de Grimer et serrer ses deux bras comme pour implorer sa protection. Elle venait de reconnaître Larcher au regard fauve et insolent que celui-ci avait lancé sur elle. Le corsaire avait ressenti un mouvement indicible de rage et de jalousie, et sa main avait même caressé un de ses pistolets.

—Oh ! c'est encore lui, monsieur Grimer ! s'était écriée la jeune femme ! C'est encore lui !

—Qui ? demanda Grimer.

—Jean Larcher.

Grimer sans se rendre un compte exact de l'impressiou que ce forban pouvait produire sur Suzanne, et sans chercher à comprendre le sens que cachait sa phrase, éprouva une sorte de dégoût au nom de Larcher ; et se dressant subitement, il tourna vers le corsaire un regard de colère, en murmurant :

—Ce misérable, j'espère, n'osera pas, en pleine mer, se montrer sur ma route, à une portée de pistolet.

Les deux canots naviguant alors en sens inverse, s'éloignèrent rapidement l'un de l'autre. Celui de Grimer venait enfin d'atteindre l'embouchure du canal. On cargua la voile, et les nègres armés de leurs avirons entrèrent dans ce passage étroit que l'épais feuillage des paletuviers assombrissait, au point d'en rendre les eaux noires comme de l'encre. Avant d'arriver au bourg du Lamentin, il fallait contourner pendant près de trois-quarts d'heure encore les replis du canal dont les hôtes éveillés par le bruit des avirons s'envolaient en poussant des cris lugubres.

Suzanne ramena sur sa tête la capuche de sa mante pour se garantir le visage contre les morsures douloureuses des insectes qu'engendrent les eaux bourbeuses et presque stagnantes du canal.

Le calme de cette navigation nouvelle avait apaisé peu à peu les terreurs de Suzanne, et il sembla qu'elle retrouvait la voix en même temps que le repos de l'esprit.

—Je ne sais, capitaine, dit-elle en se retournant vers Grimer, si j'ai eu le temps de vous remercier, comme je devais le faire, de tout votre dévouement, de tout votre courage, de toute votre amitié. Mais à présent que j'approche du toit où repose mon vieux père, et que je me sens à peu près sauvée, je voudrais pouvoir me mettre à vos genoux pour vous baiser les deux mains ! Merci donc, mille fois merci !....

Grimer frisonna devant le regard charmant et tout chargé de larmes que lui adressa

Suzanne, et il répondit d'une voix que l'émotion faisait tremblante :

—Je bénis le ciel de m'avoir envoyé au secours de la fille d'un vieil ami, de la femme d'un malheureux camarade d'enfance ! Ce que j'ai fait n'était que mon devoir ; l'ayant fait pour vous, je suis doublement récompensé, doublement fier.... Mais, dites-moi, pourquoi donc avez-vous tremblé ainsi à l'approche du canot de Larcher ? Qu'y a-t-il de commun entre vous et ce misérable ?....

—Ne savez-vous pas, répondit Suzanne, que ce Larcher a été soldat dans la compagnie que commandait mon père ? Il m'a connue enfant, et dès cette époque déjà le regard de cet homme m'inspirait une crainte indicible. Quand j'eus grandi et fus devenue jeune fille, il était lui-même, à la suite de plusieurs expéditions, passé capitaine de corsaire, et, un jour, il osa demander ma main à mon père, après m'avoir outragée par l'aveu d'un amour que je repoussai de toute mon indignation. Il sortit de la maison en me jurant une haine implacable....

Grimer, qui écoutait avec une attention inquiète ce récit de Suzanne, pâlit à ces derniers mots, et sentit son cœur se serrer.

—Je devais croire, reprit la jeune femme, qu'il m'avait oubliée au milieu du désordre et des débauches où se traîne, dit-on, sa vie ; mais jugez de mon étonnement, ou plutôt de mon effroi, lorsqu'au jour de mon mariage, je le vis sur le seuil de l'église de Saint-Pierre, appuyé contre une des portes, pâle, mais souriant d'un sourire de démon, et l'œil allumé de ce même regard qu'il m'a lancé tout à l'heure. Il eut l'audace de ne pas se ranger, en sorte que je le frôlai de si près, que j'entendis ces mots tomber de sa lèvre :—" Suzanne ! malheur à vous. "

—L'infâme ! s'écria Grimer à qui venait de s'ouvrir une pensée fatale.

—Eh ! bien, continua la jeune femme, l'image de cet homme me poursuit comme un rêve affreux ; et voyez-vous, monsieur Grimer, je ne serai non plus heureuse,—car le bonheur est mort pour moi désormais—mais tranquille que le jour où cet homme aura disparu de ce monde.

—Que son bâtiment se trouve à portée de canon du mien, murmura Grimer, un jour où il se livrera à quelques-unes de ses mystérieuses pirateries, que je le tienne, lui, à la longueur de mon bras, et je vous jure que je lui enfoncerai toutes ces méchancetés au fond de la gorge, à l'aide de ce poignard !...

Un moment de silence s'établit entre les deux voyageurs. Suzanne, entraînée par le courant de sa douleur, se cacha le visage dans ses deux mains et laissa déborder ses larmes. Grimer, tout entier aux réflexions que venait de soulever en lui le récit de la jeune femme, semblait absorbé dans le travail de sa pensée, qui cherchait à dénouer les fils d'un crime dont il croyait tenir la trame. Il s'arrêta naturellement à ce soupçon que nous savons être parfaitement fondé à présent, que l'attaque de la goëlette de Marsan par le bâtiment anglais avait eu lieu à l'instigation de Larcher : que le but de ce misérable était, une fois Suzanne prisonnière, de la réclamer pour toute part de prise, ou, en cas de refus, de se tourner alors contre son complice, et de conquérir sa proie, les armes à la main.

Grimer ne se trompait pas non plus dans cette seconde supposition ; car tel avait été, en effet, le plan de Larcher, qui n'avait fui le théâtre du combat qu'en reconnaissant l'*Argus*, dont il connaissait la force et la valeur du capitaine. Sur les cinq matelots qu'il avait fournis pour l'expédition, il n'était plus resté que les deux que nous avons vu exécuter. Quand Grimer eut confié ses réflexions à Suzanne, celle-ci lui répondit :

—Est-ce une illusion ? Je ne sais ; mais je vous avoue qu'il m'a semblé reconnaître dans l'un de ces deux hommes qui ont reçu la mort de notre main celui qui, sous mes yeux, à mes côtés, a frappé mon malheureux mari !

Suzanne avait raison aussi.

—Mais alors, s'écria Grimer, je ne puis, mon enfant, je ne veux pas quitter la colonie

que je ne sache Larcher parti aussi ! Qui vous défendra contre ce misérable ? Votre père est vieux et infirme, vous n'avez sur l'habitation que deux nègres.... Suzanne, je ne vous laisserai que le jour où je saurai que le bâtiment de Larcher a pris la mer ; et de ce moment, je me mets à sa poursuite, jusqu'à ce que je trouve l'occasion de jeter son corps en pâture aux requins.

—Que le ciel vous bénisse, monsieur Grimer ! répondit la jeune femme. Vous êtes un noble ami.

Le canot touchait alors au bourg du Lamentin, Grimer conduisit Suzanne jusque dans les bras de son malheureux père. Quand ils se séparèrent le lendemain :

—Ne craignez rien, Suzanne, lui dit le capitaine ; je veillerai sur vous !....

La jeune femme ouvrit alors un petit coffret dans lequel était enfermé une croix d'or, prit le bijou avec respect, le baisa et dit à Grimer :

—Vous m'avez sauvé ce que j'ai de plus précieux au monde, l'honneur ; laissez-moi vous donner ce que je possède de plus précieux aussi ; cette croix vient de ma mère, je l'ai détachée d'elle après qu'elle eut rendu son âme à Dieu. Cette croix est pareille à celle que je porte à mon col, et que ma mère me donna. Prenez-la, capitaine, elle vous portera bonheur, car elle appellera sur vous les regards de ma mère.

Grimer, prit le bijou que lui offrit Suzanne, le serra saintement sur son cœur, et s'éloigna les joues trempées de larmes.

III.

Jean Larcher, après avoir vu le canot de Grimer entrer dans le canal du Lamentin, avait repris le large.

—Rentrons-nous au Fort-Royal, capitaine ? demanda le patron.

—Tire une ou deux bordées, répondit Larcher. J'ai besoin de réfléchir sur ce que je dois faire.

—Dépêchez-vous, maître, car la mer devient grosse et le vent fraîchit.

Pendant que, courbée sous le poids de son énorme voile, le canot coupait le Cohée en diagonale, Larcher laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et se prit à réfléchir. Il ne fut pas longtemps à s'arrêter à un parti. Chez de tels hommes, qui ne reculent devant aucune audace, à qui rien ne semble impossible, et qui ont foi dans toute entreprise où il ne s'agit que de jouer sa vie, chez de tels hommes, dis-je, les décisions sont promptes comme l'éclair.

Or, voici ce qu'avait résolu Larcher :

—Mon projet sur Suzanne a échoué, se dit-il, par le fait de Grimer, qui aujourd'hui devient le protecteur de la jeune veuve de Marsan. Grimer l'a aimée, le service qu'il lui a rendu lui vaudra une de ces récompenses que l'amour se charge de solder. Grimer est gentilhomme, il est riche ; il sera agréé par le père de Suzanne. Quant à de Marsan, il sera vite oublié : quelques jours de douleurs, quelques semaines de larmes, quelques mois de regrets, et le compte du mari se trouvera réglé. Grimer m'enlève donc Suzanne ; il faut que je me venge sur lui, et de ma défaite et de son bonheur. Mais c'est un homme habile ; s'il a quelque soupçon sur mon compte, —et la petite doit lui en avoir inspiré—il ne quittera pas le pays que mon bâtiment n'ait levé l'ancre. Il s'agit tout simplement de lui donner le change. Une fois ce beau chevalier parti, j'exécute mon coup, et je regagne mon bâtiment au Marin ou en tout autre lieu, où je lui donnerai rendez-vous. Ce n'est point par la violence que je conjurerai les bonnes grâces de Suzanne, je le sais parbleu bien ! mais Grimer.... Bast ! quand nous y serons, nous verrons ce que nous ferons !

Larcher fut réveillé de l'espèce de rêverie dans laquelle il était tombé par la voix du patron de son canot qui lui cria :

—Eh bien ! capitaine, que décidez-vous ? Faut-il tirer une autre bordée ?

—Non ; accoste dans un endroit d'où je pourrai voir le capitaine Grimer sortir du canal.

—Il y a, répondit le nègre, à l'entrée du

canal même, un petit *ajoupa* (1), qui nous servira d'abri et d'où vous pourrez guetter tous les canots qui passeront.

—Aborde l'*ajoupa*, dit Larcher, et tu viendras m'y reprendre demain au soir.

Mais le corsaire réfléchit tout à coup qu'il n'avait aucune raison de se fier à la bonne foi de l'équipage de son canot; que ces quatre nègres pouvaient fort bien aller raconter dans tous ses détails la campagne qu'ils avaient faite, et de cette façon renverser tous ses projets.

—Au fait, reprit-il en s'adressant au patron, j'aime mieux que ton canot reste avec moi, j'aurai peut-être besoin de vous d'ici à demain.

—Nous n'avons pas de vivres, objecta l'un des nègres.

—C'est vrai! ah ça! voyons, êtes-vous gens alors à me conduire jusqu'à mon bâtiment qui est mouillé derrière l'*Ilet-à-ramiers*, et à revenir du même bord?

—Il faudra alors rentrer dans le Cohée après le lever du soleil, capitaine, et le vent soufflera diablement fort, en ce moment....

—Avez-vous peur, par hasard, mes autres? Vous savez nager tous les quatre et moi aussi. Quand à votre canot, s'il est perdu, je vous en donnerai un autre.

—Comptez-vous pour rien, capitaine, que la baie est infestée de requins?

—C'est moi qui cours le plus de risques, répliqua Larcher, la chaire noire fait peur aux requins.

Comme les nègres paraissaient encore hésiter, le capitaine arma ses deux pistolets, et les présenta au patron.

—Veux-tu ou ne veux tu pas faire ce que je te dis? s'écria-t-il.

Aussitôt le canot prit la direction qu'avait indiquée Jean Larcher qui, deux heures après, était sur le pont de son navire où il avait fait monter les quatre nègres avec lui. Le corsaire fit une provision de vivres et donna des ordres à son second pour qu'il levât l'ancre et doublât le *Diamant*.

—Quand tu seras à la mer, dit-il à son suppléant, tu guetteras le brick de Grimer qui probablement prendra le large en même temps que toi. Tu éviteras tout espèce de combat, tu ne devras t'occuper que d'une seule chose, ne pas te laisser prendre, puis dès que l'*Argus* aura donné dans le vent, tu rentreras dans la rade du Marin oú j'irai m'embarquer. Allons! au revoir!

Ces ordres donnés, Larcher accompagné cette fois d'un des matelots de son bord, se rembarqua dans le canot qui, rudement éprouvé par le vent et par la grosse mer, atteignit enfin, vers le milieu du jour, l'*ajoupa* que si trouvait à l'entrée du canal du Lamentin.

—Pourvu, murmura Larcher, que le capitaine Grimer n'ait point passé pendant que nous étions à bord!

—Il n'y a pas de danger, répliqua l'un des nègres, il avait choisi Arc-en-ciel parce que c'est le plus prudent et le plus timide des patrons, il n'y a pas de danger qu'Arc-en-ciel consente à traverser le Cohée avant ce soir peut-être.

—Bonne garde alors, mes amis! et avertissez-moi quand le canot passera. Seulement, qu'on ne vous voie pas, et hâlez votre canot dans les herbes.

Vers la nuit, l'un des nègres de l'équipage vint dire à Larcher qu'il entendait, au loin, sur les eaux du canal, un bruit semblable à celui des avirons. Le visage du corsaire s'éclaira d'une sorte de joie féroce.

Dix minutes après apparut un canot; c'était celui d'Arc-en-ciel. Grimer, assis dans le fond, la tête baissée, semblait plongé dans ses réflexions. Il tenait à la main et pressait sur ses lèvres la croix d'or que lui avaient donnée Suzanne.

C'est bien lui, maître, dit le nègre qui était en vigie.

—Suivez sa route, répondit Larcher, et voyez où il va.

—Au Fort-Royal, répliqua le patron, après

(1) On nomme ainsi, aux Antilles, une cabane en planche, couverte de feuilles de palmistes.

avoir examiné de quelle façon s'orientait le canot.

Mais à peine entré dans le Cohée, Grimer changea de manœuvre et se dirigea droit sur le bâtiment de Larcher. Celui-ci suivait avec une fiévreuse inquiétude, à l'aide de sa longue vue de nuit, tous les mouvements de l'embarcation, qui s'éloigna du bord après y être restée à peine quelques minutes.

Ce que Grimer était allé faire là, nous pouvons le dire : il voulait sonder les intentions de Larcher.

—Le capitaine est à terre, avait répondu le second ; mais il ne va pas tarder à rentrer, car demain matin probablement nous ferons voile.

—Le capitaine Larcher a-t-il donc quelques projets ?

—On nous a signalé deux corsaires anglais dans le canal de la Dominique, répliqua le second ; et si vous voulez être de la partie, capitaine, mieux vaut être deux qu'un seul....

—Merci ! fit Grimer ; peut-être vous accompagnerai-je. Puis il ajouta à part lui : Je ne te quitterai pas d'une encâblure dès que tu auras levé l'ancre.

—Allons ! se dit le second de Larcher, quand Grimer eut filé du bord ; pendant que tu iras baigner les cuivres dans le canal de la Dominique, nous serons dans celui de Sainte-Lucie. Le capitaine aime mieux te tourner le dos d'habitude. Je pense que, cette fois, il sera content que je t'aie dépisté.

Larcher vit avec une certaine satisfaction le canot de Grimer reprendre le large. Il avait assez de confiance dans l'intelligence et le dévouement de son second pour être bien convaincu qu'il avait évité tous les piéges que lui tendait Grimer. Il passa donc paisiblement la nuit ; et à la pointe du jour, il lança une fusée, signal auquel on lui répondit de son bord ; et le bâtiment dégagé bientôt de ses ancres, mit habilement le cap sur le Fort-Royal, dans le but de montrer ses voiles à Grimer. Puis, peu après, il vira de bord et s'enfonça dans l'immensité de l'horizon.

L'*Argus* ne tarda pas à le suivre ; il se jeta dans les eaux du corsaire, comme s'il se fut mis à la poursuite d'un bâtiment ennemi.

Dès que Larcher eut vu l'appareillage de son navire, et ne doutant pas de ce qui était arrivé en effet, du départ subit de Grimer à sa poursuite, il donna l'ordre aux nègres de remettre le canot à la mer, et le soir il remonta le canal jusqu'au bourg du Lamentin. Arrivé là, il paya largement le patron, et lui commanda de repartir immédiatement.

Cela fait, Larcher, escorté du matelot qu'il avait ramené de son bord, traversa le bourg silencieusement, et gagna la campagne.

IV.

La petite maison qu'habitaient Suzanne et son père était située à environ une demi-lieue du bourg, dans une de ces vallées profondes et creuses qui s'étendent sur cette partie du pays. Larcher tourna un instant autour de la maison, puis alla résolument frapper à la porte.

Un jeune esclave vint ouvrir, avec cet empressement hospitalier qui a toujours caractérisé le colon, sans s'inquiéter de celui qui s'arrêtait au seuil. Larcher saisit le jeune esclave par les deux bras pendant que le matelot lui collait sur la bouche un emplâtre de poix. Ils lui lièrent les membres et le jetèrent à quelques pas de la maison. Ils entrèrent alors jusque dans la chambre où reposait le père de Suzanne et l'attachèrent dans son lit. Aux cris que poussa le vieillard, madame de Marsan accourut, et en reconnaissant Larcher, elle recula avec épouvante et tomba évanouie.

Le corsaire lui prodigua tous les soins possibles pour la rappeler à la vie. Quand elle eut repris connaissance, il la fit asseoir sur le lit où le vieillard se tordait de rage et de désespoir.

—Suzanne, lui dit-il insolemment, ton père et toi vous êtes en mon pouvoir. Vous avez beau crier, c'est en vain. Personne n'entendra vos cris et vos pleurs. Suzanne, je t'aimais enfant, je t'ai aimée jeune fille, tu as dédaigné mon amour, et tu en as épousé un autre. Tu

as espéré que je t'oublierais ! Tu ne savais pas que ce refus était un affront, et que je ne suis pas homme à supporter un affront ! Du jour où je t'ai vue la femme de Marsan, j'ai juré de me venger, et s'il t'en souvient, au moment où tu entras à l'église, à son bras, je te l'ai dit. Or, je suis un de ces hommes qui tiennent toujours leur parole.

Suzanne a moitié morte de terreur avait caché son visage dans le sein de son père, et sans écouter les étranges paroles de Larcher, elle fondait en larmes, en essayant en vain de délier les cordes qui retenaient les membres du vieillard, mais ses doigts frêles et délicats se déchiraient sans qu'elle réussit.

Larcher la saisit par le bras et la força à se rasseoir.

—Ton mari, c'est moi qui l'ai fait tuer ; mais ce n'était pas pour que tu tombasse au pouvoir de ce Grimer qui t'aime aussi, lui, et dont tu deviendras aussi la femme sans doute. Mais je ferai de lui, ce que j'ai fait de ton mari.

—Grâce ! s'écria Suzanne, en se jetant à genoux.

—Ecoute, reprit Larcher ; il faut que tu consentes à me suivre, que tu t'embarques avec moi, et que tu viennes habiter le pays où je te conduirai, et où tu deviendras ma femme. Je suis riche, je puis cesser demain le métier de corsaire, j'abandonnerai ma vie d'aventures et de combats pour vivre à tes côtés, avec toi, pour toi....

—Misérable ! s'écria la jeune femme en se précipitant de nouveau sur le corps de son père.

—Tu refuse ! hurla le bandit....

—Grâce ! murmura Suzanne d'une voix défaillante.

—Tu refuses ?

—Plutôt la mort.

Le vieil officier, dans les efforts surnaturels qu'il avait faits pour briser ses liens, était parvenu à dégager un bras, et il avait saisi sous son oreiller un pistolet dont le canon se dirigeait déjà sur la poitrine de Larcher, lorsque celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, enfonça son poignard dans la poitrine du vieillard, qui poussa un cri terrible.

Suzanne, dont l'imminence du danger doublait les forces, fit à son père un rempart de son corps.

—Oh ! pitié ! pitié pour lui ! s'écria la pauvre enfant en couvrant de baisers le vieillard, qui poussait des cris de douleur en se tordant sur le lit inondé de sang.

—C'est vrai ! murmura Larcher, dont tous les instincts féroces venaient de s'éveiller ; c'est vrai ; il souffre trop, et d'ailleurs, il m'importune avec ses hurlements.

En disant cela, il appuya son pistolet sur la tempe du vieil officier, et lâcha la détente. Suzanne tomba à la renverse sur le cadavre.

On connaît assez le caractère de Larcher pour que je n'aie pas besoin de décrire l'épouvantable scène qui se passa. Disons seulement que quelques instants après, lui et son matelot, en s'éloignant de cette chambre y laissaient deux cadavres. Ce qu'il y avait à prendre dans la maison se réduisait à peu de chose. Ils le dédaignèrent. Larcher s'empara seulement de la croix d'or que portait Suzanne, et la passa à son cou en disant :

—C'est un gage d'amour que je conserverai toujours.

Il partit, gagna le Marin, et y trouva son bâtiment qui l'y attendait, selon ses instructions. Il s'embarqua et prit le large, bien avant que le bruit de l'horrible attentat dont nous venons de parler eût eu le temps de se répandre....

.....

A deux jours de là, au milieu du canal de Lucie, une petite goëlette française, que la supériorité de sa marche avait déjà arrachée aux poursuites d'un corsaire anglais, tombait dans les eaux de Larcher. Comme une bête fauve qui se jette sur sa proie, le pirate laissa porter sur la goëlette de manière à lui couper la route, et la força à reprendre le large. Larcher lui donna alors la chasse, et l'atteignit après deux heures de course.

Déjà les boulets du pirate avait troué les

voiles et écorché la mâture de la goëlette dont le pavillon flottait bravement au vent. La brise qui soufflait de terre apportait au large l'écho sonore de la voix du canon. Elle fut entendu par l'*Argus* qui mit le cap sur le point d'où les coups semblaient partir.

Bientôt Grimer se trouva sur la scène du combat. Il ne vit d'abord que le pavillon français de la goëlette, et porta droit sur elle. Un vague pressentiment lui disait qu'il allait peut-être se rencontrer face à face avec Larcher.

Il reconnut en effet son bâtiment, et manœuvra de façon à passer entre la goëlette et lui. Le combat s'engagea donc ; Larcher qui savait enfin à qui il avait à faire, et qui surpris en flagrant délit de piraterie voulait vendre chèrement sa vie ou rester vainqueur, se défendait comme un lion, et luttait de manœuvres avec l'*Argus* qui ne songeait qu'à l'abordage. Grimer eut quelque peine à arriver à ce résultat ; mais enfin il parvint à engager son beaupré dans les haubans de Larcher, et les deux navires s'entrechoquèrent, pendant que, de son côté, la goëlette venait se mettre en position de prendre sa part dans la scène de carnage.

Une bordée de tribord lancée par Grimer au moment où il accostait, atteignit le bâtiment de Larcher dans ses œuvres vives, et provoqua une voie d'eau, en sorte que ce fut sur le pont de l'*Argus* que se livra le combat. Le pirate avait perdu beaucoup de monde déjà, et la vivacité de l'attaque sembla un moment intimider ses hommes.

—Oubliez-vous, tas de misérables, que vous allez être pendus comme des chiens, si on vous prend—s'écria Larcher en s'adressant à son équipage—en avant donc ! et mourons en braves sur le pont de l'*Argus* si nous ne pouvons nous en emparer.

Et pour donner l'exemple, Larcher s'élança la hache haute.

—Où est Grimer, où est Grimer ? hurlait-il. C'est à lui que je destine ma première balle ou mon premier coup de hache.

—Je t'attends ! répondit le brave capitaine de l'*Argus*, en traversant la mêlée de combattants.

Les deux adversaires se ruèrent l'un sur l'autre avec une férocité de bêtes fauves. Aussi habiles, aussi courageux tous deux, la lutte fut longue et terrible. Pendant ce temps, les hommes de Larcher, écrasés par le nombre, tombaient comme mouches, et leurs cadavres jonchaient le pont. Le combat entre Larcher et Grimer continuait toujours, lorsque le pirate, dans un mouvement qu'il fit en levant les deux bras pour asséner un coup de hache à son adversaire entr'ouvrit, le col de sa chemise, et la petite croix de Suzanne brilla aux yeux de Grimer.

Le capitaine de l'*Argus* pâlit à cette vue : il sembla perdre ses forces et chancela. Toute la vérité lui était apparue.

—Oh ! tu as dû la tuer, misérable, s'écria-t-il, pour t'être emparé de ce bijou.

—C'est un gage d'amour de ta Suzanne, répliqua Larcher.

—Tais-toi, insolent, tais-toi !

La rage redonna des forces à Grimer ; il s'élança sur Larcher avec une telle impétuosité, que celui-ci perdit du terrain et recula de quelques pas.

—Je voulais te faire prisonnier, cria Grimer, pour te ramener à la Martinique, et te faire prendre comme un voleur ; mais à présent, lâche, tu dois mourir de ma main.

En disant ces mots, Grimer fit sauter, d'un coup de la sienne, la hache que brandissait Larcher, et se rua sur lui, le saisit à bras le corps et lui enfonça son poignard dans la gorge. Larcher poussa un cri et tomba raide mort. Un quart-d'heure après, le pont de l'*Argus* était balayé ; les prisonniers garottés et enfermés à fond de cale, et le navire rentrait en rade de Fort-Royal, escortant la goëlette. Le lendemain, le pauvre Grimer se rendit au Lamentin, et suspendit, à la tombe de Suzanne, les deux croix d'or !

XAVIER EYMA.

SUR LE PONT DE COLOGNE.

Un soir d'automne, sur le pont de bateaux qui rattache à Cologne la petite ville de Deuz, un jeune homme à la démarche lente et mélancolique, s'arrêta quelques instants près d'un autre jeune homme, lequel regardait fixement courir les eaux du fleuve. Les étoiles commençaient à luire au ciel, et de vacillantes lumières à briller sur les deux rives du Rhin. L'obscurité descendait sur le pont.

—Est-ce toi, Hermann? dit à l'homme immobile celui qui venait de s'arrêter auprès de lui.

—Oui, Walter, c'est bien moi, dit Hermann, qui s'était retourné avec empressement aux sons de cette voix amie.

—Et que fais-tu? que penses-tu, à cette heure, sur ce pont, regardant couler l'eau, et l'air aussi triste que moi?...

—Je me demande, Walter, si la vie vaut la mort; si le néant n'est pas préférable à nos agitations; s'il n'est pas mieux de livrer son corps aux flots que son cœur à toutes les épreuves du sort...

—Ne laisse pas le désespoir te répondre, ami; mets ton bras sous le mien, et allons loin d'ici. Si la vue de l'eau te jette dans des rêveries sinistres, elle me fait aussi songer à la fin de tout... et Dieu veut qu'on attende.

Hermann se laissa doucement emmener. Pendant un peu de temps ils marchèrent en silence. Walter renoua le premier l'entretien.

—Hermann, dit-il, tu as donc aussi bien souffert?

—Walter, quand, de bonne foi, simplement, on pense à mourir, c'est qu'on n'a plus l'espérance, et pour l'avoir perdue, il faut avoir bien souffert. Tiens, tu es poëte, tu m'aimes, et comme moi je te vois désolé; laisse un peu ma douleur s'épancher dans la tienne: cette joie sera peut-être pour moi la dernière...

En ce moment, la nuit était tout à fait venue, mais la lune avait paru à l'horison des Sept-Montagnes. En s'élevant doucement dans la brume des soirs d'automne, elle éclairait d'une lueur sereine la campagne verte encore où les deux amis avaient porté leurs pas... Ils étaient déjà moins malheureux.

....." Oui, disait Hermann, dans ce temps-là mes jours semblaient bénis! J'entrevoyais l'avenir à travers des songes enchantés; j'aimais tous les hommes comme j'aurais aimé des frères; je ne doutais de rien, je ne haïssais rien, je ne redoutais rien. Le peu d'argent qu'en mourant m'avait laissé mon père, dépassait tous les besoins que je pouvais imaginer. J'en donnais plus aux malheureux qu'à la satisfaction de mes désirs, et j'allais, ivre du présent, insoucieux de l'avenir, sans songer seulement au jour où cet argent finirait. J'avais dans mon logis, d'ailleurs, un trésor qui me semblait éternel: le clavecin qu'en mourant m'avait légué ma mère!... Enfin, Walter, que te dire de plus que ce seul mot: J'étais heureux! oui, ce temps-là pour moi, c'était bien le bonheur. Mais personne de ceux qui ont une âme, et toi surtout poëte, personne ne peut comprendre le bonheur de l'être qui vit seul... Ah! je n'étais pas seul, Walter; j'avais une amie... O regrets désespérés! Une vierge candide, au regard lumineux sous un front pâle, au sourire consolant sur une bouche en fleur! Belle et simple comme la nature, couronnée de lis et de bluets, la voix pure comme un chant d'oiseau, elle accourait à mon seul désir, à mon premier appel... et je la désirais sans cesse et je l'ap-

pelais toujours... Je crois qu'elle venait du ciel.

" Sa place favorite, dans cet humble logis que sa grâce enchantait, que parfumait sa venue, était au pied du clavecin. Souvent, bien longtemps encore après l'instant où elle était arrivée, comme portée sur un rayon de soleil, ou dans un souffle de printemps, nous nous trouvions unis devant mon cher instrument ; les chants qui s'en élevaient alors devaient monter aux cieux, y réjouir ma mère, car ils étaient si doux, si remplis d'espérance, de divine foi, d'amour, que, sur leurs ailes, les anges devaient les recueillir dans l'air. Alors aussi, entre deux cantiques, il arrivait que ma compagne baisait mon front vierge de rides ; puis elle me montrait au loin, à l'horizon riant de ma jeunesse, une austère statue au front ceint de lauriers ; à ses pieds fumait l'éternel encens des générations ; elle tenait dans la main une palme enflammée, et je la voyais si grande que son front me semblait atteindre au firmament..."Regarde,enfant élu, me disait ma com-" pagne, regarde cette femme qui t'appelle, " c'est la gloire..."

" Un jour, Walter, je vis entrer dans ma demeure d'artiste une femme qui d'abord me fit peur ; elle avait le teint livide et le front sillonné. Sa bouche ne devait point connaître les sourires, et ses yeux fatigués de pleurs se fermaient souvent, comme s'ils ne voulaient plus voir. Sous sa maigre poitrine on supposait un cœur raccorni que nulle émotion humaine ne devait plus faire tressaillir. Cette femme ferma les yeux devant mon épouvante, et d'un pas rapide, s'avança vers moi. J'étais debout devant mon clavecin. Elle posa sur mon épaule une main sèche et vigoureuse encore, et me courba rudement ; je tombai assis, ma main rencontrant l'ivoire, qui laissa échapper un soupir plaintif.

" Appelle ton amie, me dit ce spectre de femme, et chantez, je le veux.

" Elle vint ma divine compagne, et s'assit auprès de moi ; mais qu'elle était triste et languissante ! Nous chantâmes... Hélas ! bientôt le souffle nous manqua, et sans que je pusse la retenir par aucune prière, la douce vierge me quitta les yeux pleins de larmes, le front penché.

" La nuit qui suivit me fit faire l'apprentissage de la douleur ; plains-moi, bon camarade, je suis devenu bien savant.

" Quelques jours après, la femme maigre revint ; elle commanda comme la première fois, et je fus forcé d'obéir ; mais ma mélancolique amie, qui n'était venue à moi qu'après quelques prières, m'abandonna plus tôt... Bientôt, Walter, j'eus pour compagne le spectre ; la blanche fille couronnée de lis et de bluets ne revint plus. Je chantais pour l'appeler.... Rien ! Mes accords étaient glacés, glacés par l'absence de mon idole adorée et par la présence de cette femme livide, toujours là à mes côtés, et me regardant chanter d'un visage où rien ne se reflétait : elle n'entendait pas.

" Et depuis, frère, je souffre tous les jours davantage ; aucune vision ne me montre plus la gloire ; je végète dans l'ombre, misérable, découragé, doutant du ciel...., et je me sens mourir lentement, car ma compagne, c'était tout pour moi, le paradis sur la terre, et je ne la verrai plus..."

—Oui, je le vois, mon pauvre Hermann, reprit après un silence le poëte Walter, tu souffres bien et tu croiras que je comprends ta douleur quand je te dirai qu'en elle j'ai reconnu la mienne. Moi aussi je suis de ceux à qui Dieu a donné une muse pour ange gardien ; à toi les chants, à moi les vers ! Tu avais reçu le clavecin de Mozart, j'avais saisi la lyre de Pétrarque ; on ne se dévoue pas impunément à ces symboles de gloire et de génie ; il faut souffrir pour y attacher la dernière corde, celle qui va réveiller les larmes !...Espérons, Hermann, qu'un jour Dieu nous rendra à chacun notre instrument complété. Moi aussi j'ai eu une compagne longtemps fidèle à ma jeunesse, idolâtrée par mon cœur, toute ma joie, toute ma sève, tout mon avenir ! La tienne descendait du ciel, c'était une fille de Dieu ; on la nomme la Mélodie. La mienne avait la même

origine : c'était sa sœur ; on l'appelle la Poésie. Il y a parmi les hommes de nobles filles, orgueilleuses et savantes, qui habitent les académies et les colléges ; de celles-là il en est une qui se nomme l'harmonie, et que tu auras sans doute appelée ; elle sera venue n'est-ce pas, mais ne t'auras pas consolé. J'ai appelé l'art, moi ; il est arrivé pour me prouver son impuissance. Tu as vu dans un jour funèbre, au seuil de ton logis, cette femme aveugle et sourde, la Nécessité.

J'ai eu pour hôte, moi, un fantôme aussi horrible, aussi implacable, comme elle aveugle et sourd, l'Ambition. Tu vois bien que, moi aussi, j'ai beaucoup souffert. A l'heure qu'il est, j'aime sans espoir, mais du moins l'amour a chassé de ma demeure l'ennemi qui me possédait ; la poésie y reviendra.

—Toi, en attendant que tu aimes d'amour, travaille, Hermann; le travail bannira la nécessité, et la mélodie bien-aimée reviendra s'asseoir auprès de toi... Et puis, nous nous sommes rencontrés ce soir : ne vois-tu pas là un présage heureux ?

Les deux amis s'entretinrent quelque temps encore, et achevèrent leurs confidences ; ils n'échangeaient point de banales consolations ; ils laissaient leurs cœurs se déverser l'un dans l'autre, et Dieu envoyait passer entre eux l'ange béni de l'Espérance...

Quand ils rentrèrent dans Cologne, la nuit était avancée. Chacun regagna sa demeure au milieu d'un calme parfait; comme ils rentraient, le cœur battant encore des chauds élans de l'amitié, Hermann trouva sa compagne revenue et assise à son clavecin. Walter revit son amie devant la petite table où les vers dormaient dans l'encrier. Heureux à la même heure, par suite de leur rencontre, tout à coup ranimés et pleins de foi dans l'avenir, ils commencèrent ensemble un chant de l'âme sur ce qui avait ramené soudainement chez eux la poésie et la mélodie... Et si quelque esprit du soir, planant sur la vieille cité d'Agrippa, écouta dans cette nuit tout ce qu'elle laissa entendre, il put recueillir un double cantique ardent et pur, qui, s'élevant dans un fraternel accord des deux bouts de la ville, commençait ainsi : Sainte Amitié !...

EDOUARD PLOUVIER.